

Emmanuel Carrère

Le Royaume

**EMMANUEL
CARRÈRE**

P.O.L

Le Royaume

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

BRAVOURE, Prix Passion 1984, Prix de la Vocation 1985
LA MOUSTACHE, 1986
LE DÉTROIT DE BEHRING, Grand Prix de la science-fiction 1987,
Prix Valery Larbaud 1987
HORS D'ATTEINTE ?, Prix Kléber Haedens 1988
LA CLASSE DE NEIGE, Prix Femina 1995
L'ADVERSAIRE, 2000
UN ROMAN RUSSE, 2007
L'AMIE DU JAGUAR, 2007 (première édition : Flammarion, 1983)
D'AUTRES VIES QUE LA MIENNE, 2009
LIMONOV, Prix Renaudot, Prix des prix, Prix de la langue française,
2011

Chez d'autres éditeurs

WERNER HERZOG, Edilig, 1982
JE SUIS VIVANT ET VOUS ÊTES MORTS : Philip K. Dick, 1928-1982, Le
Seuil, 1993

Emmanuel Carrère

Le Royaume

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2014
ISBN : 978-2-8180-2118-7
www.pol-editeur.com

PROLOGUE
(Paris, 2011)

1

Ce printemps-là, j'ai participé au scénario d'une série télévisée. En voici l'argument : une nuit, dans une petite ville de montagne, des morts reviennent. On ne sait pas pourquoi, ni pourquoi ces morts-là plutôt que d'autres. Eux-mêmes ne savent pas qu'ils sont morts. Ils le découvrent dans le regard épouvanté de ceux qu'ils aiment, qui les aimaient, auprès de qui ils voudraient reprendre leur place. Ce ne sont pas des zombies, ce ne sont pas des fantômes, ce ne sont pas des vampires. On n'est pas dans un film fantastique mais dans la réalité. On se pose, sérieusement, la question : supposons que cette chose impossible arrive *pour de bon*, que se passerait-il ? Si en entrant dans la cuisine vous trouviez votre fille adolescente, morte trois ans plus tôt, en train de se préparer un bol de céréales en craignant de se faire engueuler parce qu'elle est rentrée tard, sans aucun souvenir de ce qui s'est passé la nuit précédente, comment

réagiriez-vous ? Concrètement : quels gestes feriez-vous ? Quelles paroles prononceriez-vous ?

Je n'écris plus de fiction depuis longtemps mais je sais reconnaître un dispositif de fiction puissant quand on m'en propose un, et celui-ci était de loin le plus puissant qu'on m'ait proposé dans ma carrière de scénariste. Pendant quatre mois, j'ai travaillé avec le réalisateur Fabrice Gobert tous les jours, du matin au soir, dans un mélange d'enthousiasme et, souvent, de sidération devant les situations que nous mettions en place, les sentiments que nous manipulions. Ensuite, pour ce qui me concerne, les choses se sont gâtées avec nos commanditaires. J'ai presque vingt ans de plus que Fabrice, je supportais moins bien que lui de passer constamment des examens devant des petits jeunes gens à barbe de trois jours qui avaient l'âge d'être mes fils et faisaient des moues blasées devant ce que nous écrivions. La tentation était grande de dire : « Si vous savez si bien ce qu'il faut faire, les gars, faites-le vous-mêmes. » J'y ai cédé. Contre les sages conseils d'Hélène, ma femme, et de François, mon agent, j'ai manqué d'humilité et claqué la porte à mi-chemin de la première saison.

Je n'ai commencé à regretter mon geste que quelques mois plus tard, très précisément au cours d'un dîner auquel j'avais convié Fabrice avec le chef opérateur Patrick Blossier, qui avait fait l'image de mon film *La Moustache*. J'étais sûr qu'il serait l'homme idéal pour faire celle des *Revenants*, sûr que Fabrice et lui s'entendraient à merveille, et c'est ce qui s'est passé. Mais en les écoutant ce soir-là,

à la table de la cuisine, parler de la série en gestation, de ces histoires que nous avions imaginées à deux dans mon bureau et qui devenaient déjà des choix de décors, d'acteurs, de techniciens, je sentais presque physiquement se mettre en branle cette énorme et excitante machine qu'est un tournage, je me disais que j'aurais dû être de l'aventure, que par ma faute je n'en serais pas, et j'ai tout à coup commencé à être triste, aussi triste que ce type, Pete Best, qui a été deux ans le batteur d'un petit groupe de Liverpool appelé les Beatles, qui l'a quitté juste avant qu'il ne décroche son premier contrat d'enregistrement et qui a dû passer le reste de sa vie, j'imagine, à s'en mordre les doigts. (*Les Revenants* ont connu un succès planétaire et, à l'heure où j'écris, viennent d'obtenir l'*International Emmy Award* récompensant la meilleure série du monde.)

J'ai trop bu, au cours de ce dîner. L'expérience m'a appris qu'il vaut mieux ne pas s'étendre sur ce qu'on écrit tant qu'on n'a pas fini de l'écrire, et surtout pas quand on est soûl : ces confidences exaltées se paient à tous les coups d'une semaine de découragement. Mais ce soir-là, sans doute pour combattre mon dépit, montrer que moi aussi, de mon côté, je faisais quelque chose d'intéressant, j'ai parlé à Fabrice et Patrick du livre sur les premiers chrétiens auquel je travaillais depuis déjà plusieurs années. Je l'avais mis de côté pour m'occuper des *Revenants*, je venais de m'y remettre. Je le leur ai raconté comme on raconte une série.

Cela se passe à Corinthe, en Grèce, vers l'an 50 après Jésus-Christ – mais personne, bien sûr, ne se doute alors qu'il vit « après Jésus-Christ ». Au début, on voit arriver un prédicateur itinérant qui ouvre un modeste atelier de tissage. Sans bouger de derrière son métier, celui qu'on appellera plus tard saint Paul file sa toile et, de proche en proche, l'étend sur toute la ville. Chauve, barbu, terrassé par de brusques attaques d'une maladie mystérieuse, il raconte d'une voix basse et insinuante l'histoire d'un prophète crucifié vingt ans plus tôt en Judée. Il dit que ce prophète est revenu d'entre les morts et que ce retour d'entre les morts est le signe avant-coureur de quelque chose d'énorme : une mutation de l'humanité, à la fois radicale et invisible. La contagion opère. Les adeptes de l'étrange croyance qui se répand autour de Paul dans les bas-fonds de Corinthe en viennent bientôt à se voir eux-mêmes comme des mutants : camouflés en amis, en voisins, indétectables.

Les yeux de Fabrice brillent : « Raconté comme ça, on dirait du Dick ! » Le romancier de science-fiction Philip K. Dick a été une référence majeure pendant notre travail d'écriture ; je sens mon public captivé, je renchéris : oui, on dirait du Dick, et cette histoire des débuts du christianisme, c'est aussi la même chose que *Les Revenants*. Ce qu'on raconte dans *Les Revenants*, ce sont ces jours derniers qu'étaient persuadés de vivre les adeptes de Paul, où les morts se relèveront et où se consommera le jugement du monde. C'est la communauté de parias et d'élus qui se forme autour de cet événement sidérant : une résurrec-

tion. C'est l'histoire de quelque chose d'impossible et qui pourtant advient. Je m'excite, je me ressers verre sur verre, j'insiste pour resservir aussi mes hôtes, et c'est alors que Patrick dit quelque chose d'au fond assez banal mais qui me frappe parce qu'on sent que ça lui est venu à l'esprit sans crier gare, qu'il n'y avait pas pensé et que d'y penser l'étonne.

Ce qu'il dit, c'est que c'est une chose étrange, quand on y pense, que des gens normaux, intelligents, puissent croire à un truc aussi insensé que la religion chrétienne, un truc exactement du même genre que la mythologie grecque ou les contes de fées. Dans les temps anciens, admettons : les gens étaient crédules, la science n'existait pas. Mais aujourd'hui ! Un type qui aujourd'hui croirait à des histoires de dieux qui se transforment en cygnes pour séduire des mortelles, ou à des princesses qui embrassent des crapauds et quand elles les embrassent ils deviennent des princes charmants, tout le monde dirait : il est fou. Or, un tas de gens croient une histoire tout aussi délirante et ces gens ne passent pas pour des fous. Même sans partager leur croyance, on les prend au sérieux. Ils ont un rôle social, moins important que par le passé, mais respecté et dans l'ensemble plutôt positif. Leur lubie cohabite avec des activités tout à fait sensées. Les présidents de la République rendent visite à leur chef avec déférence. C'est quand même bizarre, non ?

2

C'est bizarre, oui, et Nietzsche, dont je lis quelques pages chaque matin au café après avoir conduit Jeanne à l'école, exprime dans ces termes la même stupeur que Patrick Blossier :

« Par un matin de dimanche, quand nous entendons bourdonner les vieilles cloches, nous nous demandons : mais est-ce possible ? Tout cela pour un Juif crucifié il y a deux mille ans et qui disait être le fils de Dieu – encore qu'il n'y ait pas de preuve de cette affirmation. Un dieu qui engendre avec une femme mortelle. Un sage qui recommande de ne plus travailler, de ne plus rendre la justice, mais de guetter les signes de la fin du monde imminente. Une justice qui accepte de prendre un innocent comme victime suppléante. Un maître qui ordonne à ses disciples de boire son sang. Des prières pour obtenir des miracles. Des péchés commis contre un dieu, expiés par un dieu. La peur d'un au-delà dont la mort est la porte. La figure de la croix pour symbole, à une époque qui ne sait plus rien de la fonction ni de l'ignominie de la croix. Quel frisson d'horreur nous vient de tout cela, comme un souffle exhalé par le sépulcre d'un passé sans fond ? Qui peut croire que l'on croie encore une chose pareille ? »

On la croit pourtant. Beaucoup de gens la croient. Quand ils vont à l'église, ils récitent le *Credo* dont chaque phrase est une insulte au bon sens, et ils le récitent en

français, qu'ils sont censés comprendre. Mon père, qui m'emmenait à la messe le dimanche, quand j'étais petit, regrettait qu'elle ne soit plus en latin, à la fois par passéisme et parce que, je me rappelle sa phrase, « en latin, on ne se rendait pas compte que c'est si bête ». On peut se rassurer en disant : ils n'y croient pas. Pas plus qu'au père Noël. Cela fait partie d'un héritage, de coutumes séculaires et belles auxquelles ils sont attachés. En les perpétuant, ils proclament un lien dont il y a lieu d'être fier avec l'esprit d'où sont sorties les cathédrales et la musique de Bach. Ils marmonnent ça parce que c'est l'usage, comme nous autres bobos pour qui le cours de yoga du dimanche matin a remplacé la messe marmonnons un mantra, à la suite de notre maître, avant de commencer la pratique. Dans ce mantra, cependant, on souhaite que les pluies tombent à point nommé et que tous les hommes vivent en paix, ce qui relève sans doute du vœu pieux mais n'offense pas la raison, et c'est une différence notable avec le christianisme.

Quand même, parmi les fidèles, à côté de ceux qui se laissent bercer par la musique en ne se souciant pas des paroles, il doit y en avoir qui les prononcent avec conviction, en connaissance de cause, en y ayant réfléchi. Si on le leur demande, ils répondront qu'ils croient *réellement* qu'un Juif d'il y a deux mille ans est né d'une vierge, ressuscité trois jours après avoir été crucifié, qu'il va revenir juger les vivants et les morts. Ils répondront qu'eux-mêmes placent ces événements au cœur de leur vie.

Oui, décidément, c'est bizarre.

3

Quand j'aborde un sujet, j'aime bien le prendre en tenailles. J'avais commencé à écrire sur les premières communautés chrétiennes quand l'idée m'est venue de faire, en parallèle, un reportage sur ce que leur croyance est devenue deux mille ans plus tard, et pour cela de m'inscrire à l'une de ces croisières « sur les traces de saint Paul » qu'organisent des agences spécialisées dans le tourisme religieux.

Les parents de ma première femme, de leur vivant, rêvaient de faire ça, autant que d'aller à Lourdes, mais Lourdes ils y sont allés plusieurs fois alors que la croisière saint Paul est restée pour eux un rêve. Il me semble que ses enfants ont à un moment parlé de se cotiser pour offrir à ma belle-mère, devenue veuve, ce voyage qui, avec son mari, l'aurait enchantée. Sans lui, le cœur n'y était plus : on a mollement insisté, puis laissé tomber.

Pour ma part, bien sûr, je n'ai pas les mêmes goûts que mes ex-beaux-parents, et je me représentais avec un amusement mêlé d'effroi les escales d'une demi-journée à Corinthe ou Éphèse, le groupe de pèlerins suivant leur guide, un jeune prêtre qui agite un petit drapeau et enchante ses ouailles par son humour. C'est un thème récurrent, je l'ai observé, dans les foyers catholiques : l'humour du prêtre ; les blagues de prêtre : rien que d'y penser j'en ai le frisson. J'avais peu de chances, dans un tel cadre, de tomber sur une jolie fille – et, à supposer que cela arrive, je me demandais quel effet me ferait une jolie fille inscrite de

son plein gré dans une croisière catholique : étais-je assez pervers pour trouver ça sexy ? Mon projet, cela dit, n'était pas de draguer mais de considérer les participants à cette croisière comme un échantillon de chrétiens convaincus et, pendant dix jours, de les interroger méthodiquement. Fallait-il procéder à cette sorte d'enquête incognito et en prétendant partager leur foi, comme font les journalistes qui s'infiltrèrent dans des milieux néonazis, ou plutôt jouer cartes sur table ? Je n'ai pas longtemps hésité. La première méthode me déplaît et la seconde, à mon avis, donne toujours de meilleurs résultats. Je dirais la stricte vérité : voilà, je suis un écrivain agnostique qui essaie de savoir ce que croient, *au juste*, des chrétiens aujourd'hui. Si vous avez envie d'en parler avec moi, j'en serai heureux, sinon je ne vous ennuie pas davantage.

Je me connais, je sais que cela se serait bien passé. Au fil des jours, des repas, des conversations, j'en serais venu à trouver attachants, émouvants, des gens qui a priori m'étaient très étrangers. Je me voyais, au milieu d'une tablée de catholiques, les cuisinant avec gentillesse, reprenant par exemple le *Credo* phrase par phrase. « Je crois en Dieu, le père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. » Vous y croyez, mais vous le voyez comment ? Comme un barbu sur son nuage ? Comme une force supérieure ? Comme un être à l'échelle de qui nous serions ce que sont des fourmis à la nôtre ? Comme un lac ou une flamme au fond de votre cœur ? Et Jésus-Christ, son fils unique, « qui reviendra dans la gloire pour juger les vivants et les morts, et dont le règne

n'aura pas de fin »? Parlez-moi de cette gloire, de ce jugement, de ce règne. Pour nous en tenir au nœud de l'affaire : croyez-vous qu'il est *vraiment* ressuscité?

C'était l'année saint Paul : le clergé, à bord du paquebot, brillerait de tous ses feux. Monseigneur Vingt-Trois, l'archevêque de Paris, figurait parmi les conférenciers prévus. Les pèlerins étaient nombreux, beaucoup venaient en couple et les personnes isolées consentaient pour la plupart à partager leur cabine avec un inconnu de même sexe – ce dont je n'avais aucune envie. Avec l'exigence supplémentaire d'une cabine individuelle, la croisière n'était pas donnée : pas loin de 2 000 euros. J'ai réglé la moitié près de six mois à l'avance. Il ne restait déjà presque plus de places.

L'échéance approchant, j'ai commencé à me sentir mal à l'aise. Cela m'embêtait qu'on puisse voir, au-dessus de la pile de courrier, sur le meuble de l'entrée, une enveloppe à en-tête des croisières saint Paul. Hélène, qui me soupçonnait déjà d'être, selon son expression, « un peu catho », considérait ce projet avec perplexité. Je n'en parlais à personne et me suis aperçu qu'en fait j'en avais honte.

Ce qui me faisait honte, c'est le soupçon que j'y allais plus ou moins pour me moquer, en tout cas mû par cette curiosité condescendante qui est le ressort des émissions de reportage où on montre des lanciers de nains, des psychiatres pour cochons d'Inde ou des concours de sosies de Sœur Sourire, cette malheureuse bonne sœur belge, à guitare et couettes, qui chantait « Dominique nique nique »

et après une brève heure de gloire a fini dans l'alcool et les barbituriques. À vingt ans, j'ai fait quelques piges pour un hebdomadaire qui se voulait branché et provocateur et, dans son premier numéro, a publié une enquête intitulée « Les confessionnaires au banc d'essai ». Déguisé en fidèle, c'est-à-dire aussi vilainement habillé que possible, le journaliste était allé piéger les prêtres de diverses paroisses parisiennes en confessant des péchés de plus en plus fantaisistes. Il le racontait sur un ton amusé, impliquant comme une évidence qu'il était mille fois plus libre et intelligent que les malheureux prêtres et leurs fidèles. Même à l'époque, j'avais trouvé ça débile, choquant – d'autant plus débile et choquant que le type qui se serait permis une chose pareille dans une synagogue ou une mosquée aurait immédiatement soulevé, provenant de tous les bords idéologiques, un concert de protestations indignées : les chrétiens sont les seuls dont il semble qu'on ait le droit de se moquer impunément, en mettant les rieurs de son côté. J'ai commencé à me dire que, malgré mes protestations de bonne foi, mon projet de safari chez les cathos était un peu de ce tonneau.

Il était encore temps d'annuler mon inscription et même de me faire rembourser les arrhes, mais je n'arrivais pas à me décider. Quand est arrivée la lettre m'invitant à payer la seconde moitié, je l'ai jetée. D'autres relances ont suivi, que j'ai ignorées. Pour finir, l'agence m'a téléphoné et j'ai répondu que non, j'avais un empêchement, je n'irais pas. La dame de l'agence m'a poliment fait observer que j'aurais dû le faire savoir plus tôt, car un mois avant le départ plus

personne n'occuperait ma cabine : même si je ne partais pas, je devais la somme entière. Je me suis énervé, j'ai dit que la moitié c'était déjà beaucoup pour une croisière que je ne ferais pas. Elle m'a opposé le contrat, qui ne laissait aucun doute. J'ai raccroché. Pendant quelques jours, j'ai pensé faire le mort. Il devait bien y avoir une liste d'attente, un pieux célibataire serait ravi de récupérer ma cabine, de toute façon ils n'allaient pas me faire un procès. Mais peut-être que si : l'agence avait certainement un service contentieux, ils allaient m'envoyer lettre recommandée sur lettre recommandée et si je ne payais pas ça se finirait au tribunal d'instance. J'ai eu soudain une bouffée paranoïaque à l'idée que, même si je ne suis pas très connu, cela pourrait faire l'objet d'un petit article railleur dans un journal et qu'on associerait désormais à mon nom une affaire ridicule de grivèlerie dans une croisière pour bigots. Si je suis honnête, mais ce n'est pas forcément moins ridicule, je dirais qu'à cette peur d'être pris la main dans le sac se mêlait la conscience d'avoir projeté quelque chose qui de plus en plus m'apparaissait comme une mauvaise action, et qu'il était juste de payer pour ça. Je n'ai donc pas attendu la première lettre recommandée pour envoyer le second chèque.

4

À force de tourner autour de ce livre, je me suis aperçu qu'il est très difficile de faire parler les gens de leur foi et